

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

L'ENRÔLEUR POLITIQUE

HUGO, VICTOR

Dialogue — 1885

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

L'ADEPTE

6 répliques

L'ENRÔLEUR

5 répliques

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

L'ENRÔLEUR POLITIQUE	5
-----------------------------------	----------

L'ENRÔLEUR POLITIQUE

SCÈNE 1

(Et la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise.)

L'ADEPTE

Non, tous vos beaux discours ne m'ont point converti.
Et pourquoi voulez-vous que j'embrasse un parti ?
N'est-ce donc point assez que d'insolents libraires
Préfèrent des pamphlets à mes oeuvres légères ?
Est-ce trop peu déjà qu'un stupide mépris 5
Proscrive ces beaux-arts dont mon coeur est épris,
Et que le Pinde, grâce au nom de république,
Voie en ses verts bosquets régner la politique ?
Faut-il passer partout pour esprit de travers,
Ou m'unir aux ingrats qui font fi de mes vers ? 10
Et pour rester français, titre qu'on me refuse,
Sous le joug libéral dois-je courber ma muse ?
.Ah ! je veux être un sot, et, loin de vos drapeaux,
Rimer sans auditeurs, mais rimer en repos;
Je veux, ainsi qu'un ours, dans mon trou solitaire, 15
Penser avec Pascal et rire avec Voltaire ;
Vivre, ignoré du monde, avec mes vieux auteurs,
Qui devaient craindre peu d'être un jour sans lecteurs
Et, fuyant ces salons ou la nullité règne,
Consoler de l'oubli les arts qu'on y dédaigne. 20

L'ENRÔLEUR

Tout beau (ces jeunes gens ont grand besoin d'avis !)
Tu connais donc bien peu l'heureux siècle ou tu vis !
L'on dédaigne les arts ?... Et cent routes nouvelles
S'ouvrent aux vrais talents pour fuir les vieux modèles
Voyons, quel est ton genre ? Écoute, et tu vas voir 25
Qu'en travaillant un peu l'or sur toi va pleuvoir.
Es-tu peintre ? Transmets à la lithographie
Nos modernes exploits que Clio te confie.
Pour éclipser les faits du preux de Roncevaux,
Le brasseur Rossignol t'offre ses grands travaux. 30
Crois-tu que ces guerriers, tous morts aux Thermopyles,
Près de nos fédérés auraient dormi tranquilles ?
Et que ce général qui battit du tambour
Ne vaut pas bien Condé sous les murs de Fribourg ?
Réponds ! Mais, je le vois, peu sensible à la gloire, 35
Tu ne peux t'élever aux grands travaux d'histoire;
Descends donc aux portraits. D'un grand homme ignoré
Peins-nous le noble front de rayons entouré;
Ou, moderne Callot, dévoue au ridicule
Ces vieux sujets du roi dont la France pullule, 40
Fous qui, dans leurs aïeux, osent encor vanter
De gothiques vertus qu'ils surent imiter.
Crois-moi, suis mes conseils, dans peu de temps sans doute
Tu seras de ces gens qu'on flatte et qu'on redoute,
Et ton nom, étalé dans plus d'un cabinet, 45
Deviendra quelque jour fameux chez Martinet.
Es-tu littérateur ? Une plus vaste arène
Semble encore appeler ta muse citoyenne.
Tu peux des esprits forts fabriquer les anas,
Ou toi-même inventer de nouveaux almanachs; 50
Ainsi, dans chaque mois, grâce à de doctes plumes,
Nous voyons les guerriers succéder aux légumes

La botanique, hier, fut à l'ordre du jour,
Il est juste aujourd'hui que l'histoire ait son tour.
Vois ce livre, heureux fruit d'un siècle de lumière 55
Il montre au bon bourgeois l'éloquence guerrière ;
Fais m'en donc un pareil ; mêle, choisis en gros
Le cri d'un soldat ivre ou le mot d'un héros;
Et donne au bon Henri quelque place modeste
Entre deux bulletins, ou près d'un manifeste. 60
Surtout, si tu décris nos revers, nos succès,
Songe qu'un vendéen ne peut être français.
Songe encor que ce roi, d'orgueilleuse mémoire,
Louis, n'a jamais su ce que c'est que la gloire;
Que Vendôme et Villars, qu'on se plaît à vanter, 65
Sont loin de maint héros que tu pourrais citer.
Luxembourg comptait-il ses soldats morts par mille ?
Qu'est-ce que Catinat ? Brûla-t-il une ville ?
Une fois, il est vrai, surpassant Catinat,
Turenne mit en feu tout le Palatinat. 70
Mais tout cela n'est rien; qu'on songe à la Vendée,
Et d'un bel incendie on aura quelque idée ;
Vois Moscou, vois Berlin, et du sud jusqu'au nord
De cent vastes cités les murs fumants encor.
Qu'en dis-tu ? Prouve aussi que, bien qu'il fût despote, 75
Ce Louis, après tout, n'était pas patriote.
A-t-il, pour mériter qu'on lui fût si soumis,
Construit une colonne en canons ennemis ?
À cet enseignement dont notre âge raffole
Jamais ce prince ignare ouvrit-il une école ?... 80
Il est bon, vois-tu bien, d'avoir à rapporter
Des faits sûrs, de ces faits qu'on ne peut contester.
Ne crains pas les brouillards, car toujours la Minerve
Tiendra pour te défendre une lance en réserve;
Et, si tu sais venger d'une odieuse loi 85
Ces innocents bannis qui n'ont tué qu'un roi ;

Si tu sais, du parti digne et généreux membre,
En citoyen zélé chérir l'heureux septembre,
On te verra dans peu de tes mâles écrits
À la face du monde enrichir L homme gris
Et, grâce aux souscripteurs, affrontant les amendes
Saper les vieux abus dans les Lettres Normandes.
Est-ce assez ?

90

L'ADEPTE

Il suffit ; pour rester en repos,
Je vais, par un fait seul, vous répondre à propos.
Hier, manquant d'argent, vint s'asseoir à ma table
Macer, cet ami sûr, ce parfait pauvre diable.
« Ah ! mon cher, me dit-il, je n'ai plus d'avenir.
Un jeune homme en nos jours ne saurait parvenir.
Tu sais que, préférant l'or à la renommée,
De nos indépendants j'ai dû grossir l'armée.
Cherchant donc à paraître, en un pamphlet du jour
Je voulus, l'autre mois, me produire à mon tour.
D'abord, pillant partout des phrases rajeunies,
Je m'étais fait un fonds de quelques calomnies;
Puis je citais sans crainte, en termes absolus,
Et Voltaire et Rousseau, que je n'ai jamais lus.
J'invoquais nos grands mots, la vertu, la victoire
Et je crois même aussi que je parlais d'histoire.
Ajoute à ce mélange un morceau fort adroit,
Ou je prouvais que Dieu n'a sur nous aucun droit,
Ou même, pour montrer mon âme libre et fière,
Je jetais loin de moi le joug de la grammaire.
Croirais-tu qu'un discours si fort et si rusé
Pour le susdit pamphlet fut trouvé trop usé ?
Que je perdis mon temps, mes frais, mon éloquence ?
Et que, de m'enrichir m'ôtant toute espérance,

95

100

105

110

115

Le grossier rédacteur m'envoya sans façon
À ce journal sans sel ou l'on singe Addison ? »
Macer a répondu. Pour moi, je dois me taire.
Sans savoir le citer, je sais lire Voltaire;
Je hais la calomnie enfin mon esprit lourd
Ne saurait s'élever à la hauteur du jour.

120

L'ENRÔLEUR

Jeune homme, tu te perds. Écoute-moi, de grâce.
Si d'un vrai citoyen ton coeur n'a pas l'audace,
Tu peux, quittant le fouet et prenant l'encensoir,
Sans renoncer à nous, ramper sous le pouvoir.
Le ministre, crois-moi, saura payer le zèle
D'un auteur qui pour lui veut bien faire un libelle.
On voit dans les honneurs plus d'un homme prudent
Que le premier revers peut rendre indépendant;
La girouette reste au haut de l'édifice.
Je pourrais te citer.

125

130

L'ADEPTE

Non, rendez-moi justice.
Je n'imiterai point ces vils caméléons
Qu'un jour la guillotine eut pour Anacréons,
Et qui, du plus puissant servant toujours la cause,
Se font aujourd'hui plats, pour être quelque chose.
J'aimais la gloire, hélas ! Mais dans ce siècle impur,
Quand le crime est fameux, la gloire est d'être obscur.
Vous qui m'auriez fait grand, arts divins, arts que j'aime,
Vous êtes oubliés, je veux l'être moi-même.
Racine ! Est-il bien vrai, dis, qu'ils m'ont excité
A blasphémer ces temps où ta muse a chanté ?
Vandales ! quelle est donc leur aveugle furie ?
Ils proscrivent ton siècle, et parlent de patrie !

135

140

145

Ô Molière ! Ô Boileau ! Pourquoi, nobles esprits,
Nous léguer des lauriers que nous avons flétris ?
Temps qu'on ne verra plus, seul je vous rends hommage.
Du moins, tâchons encor d'en retrouver l'image. 150
Si jamais, je le crains, des orages nouveaux
Me viennent, malgré moi, ravir à mes travaux,
Vous qui voulez la paix, ô Fitz-Jame, ô Villèle,
Chateaubriand, je veux imiter votre zèle;
Je veux puiser en vous, citoyens généreux, 155
L'espoir de voir un jour les français plus heureux.

L'ENRÔLEUR

Cet homme est un ultra !

L'ADEPTE

Je suis un homme.

L'ENRÔLEUR

À d'autres !
Ces royalistes-là font tous les bons apôtres. 160
Tu n'étais, disais-tu, d'aucun parti ? Fort bien !
Tu ne te trompais pas ; que sont tes pareils ? Rien.
Ce n'est plus un parti.

L'ADEPTE

Non, c'est la France entière.

L'ENRÔLEUR

Fait que nos électeurs prouvent à leur manière, 165
Et que voulaient sans doute attester certains cris
Dont t'ont dû réjouir nos fidèles conscrits.

L'ADEPTE

Il est vrai, l'anarchie aux têtes renaissantes
S'éveille, et rouvre encor ses gueules menaçantes
Le trône, sous ses coups, commence à chanceler ; 170
Mais pour le soutenir on nous verra voler.
Nous saurons oublier ; dans ces moments d'épreuve,
Les dégoûts dont la haine à dessein nous abreuve.
Moi-même, lui gardant et mon bras et ma foi,
Dans l'exil, s'il le faut. J'irai suivre mon roi; 175
Dussé-je, pour avoir servi la dynastie,
Me voir, à mon retour, puni d'une amnistie.
Et si, dans mes vieux jours, comme un vil condamné,
Au fond d'un noir cachot je me voyais traîné,
Sous le harnais guerrier si ma tête blanchie 180
D'un indigne soupçon n'était point affranchie;
Si j'étais accusé, sans même être entendu,
D'avoir trahi ce roi que j'aurais défendu;
Montrant mon corps brisé, mes cicatrices vaines,
Et ce reste de sang, déjà froid dans mes veines, 185
J'irais dire à mon roi, s'il voulait l'épuiser
« Sire, il est tout à vous, vous le pouvez verser. »